



Misérabilisme linguistique et usages politiques du mal-parler

MICHEL BRIX

S'est-on déjà mis à la place des locuteurs non francophones, débarquant à Paris après avoir étudié le français chez eux, à l'étranger, avec des professeurs qui enseignent notre langue en se fondant sur les grammaires et les dictionnaires, et qui recommandent à leurs étudiants de compléter cette initiation à la langue par la lecture de quelques chefs-d'œuvre de Victor Hugo, de Flaubert, de Camus ou de Simone de Beauvoir ? Peut-être ces locuteurs étrangers soupçonnaient-ils déjà les difficultés qu'ils allaient rencontrer, s'ils avaient eu la curiosité de regarder, *via* internet, des émissions diffusées par les chaînes de télévision françaises. Pourtant leur désarroi et leur déconvenue, à n'en pas douter, doivent être immenses lorsqu'ils sont amenés à entendre – dans les faits et *in vivo* – le français des francophones, et découvrent à quel point les principaux concernés estropient et maltraitent leur propre langue. Ces étrangers ne peuvent même qu'être stupéfaits en notant les incorrections innombrables – en tout cas au regard de ce qu'eux-mêmes ont appris – qui fourmillent dans le parler quotidien des locuteurs francophones. Les voilà contraints, au lieu de perfectionner leur connaissance du français « traditionnel » et grammatical, d'apprendre en quelque sorte une deuxième langue, une espèce de variante *démotique*, ou de « parlure », tout à fait anarchique, qui ne fait que « ressembler » au français. Et on gage que – tant est grand dans le monde le prestige intellectuel de la France – ces pauvres étrangers s'imputent à eux-mêmes la responsabilité de cette situation et en viennent à croire que leurs professeurs leur ont

caché, par incompetence et ignorance, ce qu'est la *vraie* langue française. Mais rassurons-les immédiatement. Ce sont les francophones qui sont à blâmer et devraient rougir de honte : ils s'expriment dans une langue qui a de moins en moins de rapport avec celle dont ils sont en principe les dépositaires et les gardiens. À ces étrangers, nous devrions demander pardon à genoux, pour le massacre que nous infligeons à leurs oreilles et à leurs intelligences.

Essayons d'imaginer, en effet, ce que peut ressentir un lecteur de Victor Hugo venu de l'autre bout de l'Europe, ou du bout du monde, face aux nébuleux et inanalysables *ça le fait, ça va le faire, ça peut le faire, ça doit le faire, ça craint*, auxquels s'ajoutent les non moins déconcertants *à l'international, les personnels de la SNCF, c'est juste pas possible, sociétal* (incompréhensiblement préféré à *sociétaire*), *présentiel, distanciel, je ne me sens pas de faire ceci ou cela, faire sens, faire société, c'est joli mais pas que, le pronostic vital est engagé, il m'a envoyé un message comme quoi il ne viendra pas demain, les journalistes enquêtent sur comment est perçu le changement climatique, je crains que mon fils prenne du retard sur sa scolarité, déjà qu'il a des problèmes de suivi en CM2, je préfère pas, il est grave embêté, la chambre est grave en désordre*, – formules et expressions qui s'entendent en France à tout moment ? Face aussi aux participes passés utilisés comme substantifs (*ressenti...*), aux substantifs convoqués dans les discours pour endosser des fonctions, au choix, d'adverbes ou d'adjectifs (*limite*, dans « un comportement limite », ou « c'est limite légal »), aux adjectifs jouant le rôle d'adverbes (*juste, grave*), à la disparition de tout *h* aspiré à l'initiale des mots, à l'emploi de *savoir* pour *pouvoir* (ou l'inverse), aux participes présents renvoyant à on ne sait quoi ou à on ne sait qui, aux phrases qui se terminent abruptement par une préposition ou encore aux mots anglais plus ou moins translittérés qui débarquent de façon tout à fait inattendue et intempestive dans le discours, alors qu'il existe des équivalents français parfaitement valables (*scoop, secure [ou sécurer], story, gap, fake, clean, checker, panel, customiser, spoiler, matcher, forwarder...*) ? On conçoit sans peine, également, la perplexité qui doit être celle de cet infortuné étranger, notant, au sortir d'une gare parisienne, que les francophones – pour quelles obscures raisons ? – semblent tenaillés par une horreur des termes propres et se sont apparemment juré de fuir ceux-ci en toutes circonstances, comme si l'emploi de la formule ou du mot adéquat constituait une mauvaise action, voire un péché. En témoigne notamment le remplacement, dans beaucoup de nos discours quotidiens et dans les médias (presse, télévision ou réseaux sociaux), de *concerner* (ou *affecter*), par *impacter*
de *déroulement* par *déroulé*
de *correspondre à* par *corroborer avec*
de *consacrer à* (ou *réserver à*, ou *destiner à*, ou *charger de*) par *dédier à*
de *spécifique* (ou *exclusif*, ou *réserve*) par *dédié*

d'*à propos de* par *par rapport à* (« je t'appelle par rapport à la réunion de demain »)
 de *bouleverser* (ou *intriguer*) par *interpeller*
 de *décisif* (ou *important*) par *vrai* (« une vraie question ») ou par *gros* (« un gros sujet »)
 d'*aggraver* par *démultiplier* (qui signifie exactement le contraire du mot qu'il remplace)
 d'*occasion* par *opportunité*
 d'*apparaître* (ou *être présent*) par *s'inviter*
 d'*autorisé à* par *légitime à*
 de *s'opposer à* par *confronter*
 de *relater* par *chroniquer*
 de *du fait de* par *de par*
 d'*étayer* par *documenter*
 de *publication* par *parution*
 de *persistant* par *prégnant*
 d'*exercer le métier de* par *faire*
 d'*itinéraire* par *trace*
 de *réexaminer* (ou *repandre*) par *revisiter*, puis du même *revisiter* par *réinvestir autrement* (une sorte d'incorrection au carré, dans ce dernier cas)
 d'*en l'occurrence* par *pour le coup*
 d'*indiquer* (ou *mentionner*) par *renseigner*
 d'*aisé* (ou *facile*, ou *gagné*) par *évident*
 d'*éveiller le souvenir de* (ou *faire écho à*) par *résonner avec* (ou *entrer en résonance avec*)
 d'*à la mairie*, ou *à la porte 23*, par *en mairie* ou *en porte 23* (à l'aéroport, pour un embarquement)
 de *préventivement* (ou *à titre préventif*) par *en préventif*
 de *chaque fois* par *à chaque fois*
 de *c'est* ou *ce n'est pas* par *on (n')est (pas) sur* (« On est sur du fromage à pâte molle »)
 de *prendre le relais* par *mettre un relais*
 de *dès lors que* par *dès lors où*
 d'*ajouter* par *rajouter*, d'*entrer* par *rentrer*, d'*adoucir* par *radoucir*, d'*allonger* par *rallonger*
 de *jurer* par *promettre*
 de *oui* par *complètement* (ou *tout à fait*)
 de *récit* par *narratif*, de *description* par *descriptif*
 de *répertorier* (ou *énumérer*) par *lister*
 de *publier un communiqué* par *communiquer*
 de *nourrir des projets* par *se projeter*
 d'*essentiel* par *incontournable*
 de *recevoir des informations* par *avoir des remontées*

de *transmettre* par *remonter*, ou *faire remonter* (« je vais vous faire remonter les informations »)

de *réaction* (ou *réponse*) par *retour*

de *se diffuser* par *percoler*

de *poser problème* par *interroger*, ou *questionner* (verbes utilisés en outre, transitivement, avec un objet direct renvoyant non à une personne, comme il convient, mais à une chose)

de *mettre en évidence* par *prioriser*

de *la politique* par *le politique*, de *la littérature* par *le littéraire*

de *chercher des points communs entre X et Y* par *mettre X en résonance avec Y*

de *nécessairement* par *forcément*

de *ça m'intéresse* par *ça me parle*

d'*il s'agit de* par *là, on parle de*

d'*engager* par *signer* (tel club de football a « signé » tel joueur)

d'*advenir* (ou *se produire*) par *intervenir*

de *conseiller* par *consultant*

d'*au commencement* (ou *au départ*, ou *d'abord*) par *à la base* (ou *de base*)

de *s'arrêter* (ou *s'installer*) par *se poser*

d'*invoker* par *convoquer*

de *proximité avec* par *proximité à*

d'*envoyer* (ou *exprimer*, ou *faire part*) par *partager* (*Je vous ai partagé ces documents*, *Je lui ai partagé mes condoléances*)

de *Je reviens vers vous* par *Je vous reviens*

de *renvoyer à* par *faire signe vers*

etc., etc.

Et que dire ensuite des confusions incessantes entre homonymes ou entre paronymes (*extension/expansion* ; *résonner/raisonner* ; *conjecture/conjoncture* ; *enfuir/enfouir* ; *perpétuer/perpétérer* ; *emprunt/empreint* ; *près de/prêt à* ; *chère/chair*, etc.) qui font saigner les yeux et les oreilles et rendent beaucoup de phrases incompréhensibles ? Et de l'habitude navrante – mais néanmoins promue au rang de sport national en France – qui consiste à prendre à contrepied toutes les règles et formes du « bon » français qui sont enseignées un peu partout dans le monde ? À tout instant, un étranger se trouve confronté à des utilisations de *conséquent* pour renvoyer à une quantité, d'*au niveau de*, ou à *hauteur de*, alors qu'on ne mesure rien (« Ce travail pêche au niveau de la conclusion », « L'accident a eu lieu à hauteur du carrefour »), d'*amener* ou de *ramener* quelque chose (à la place d'*apporter* ou de *rapporter*), de *préférer* avec *que* (à la place de *à*), de *se positionner* et de *quelque part* pour exprimer des réalités non géographiques, de *penser*

avec un substantif objet direct (« penser le politique », « penser le covid »), etc. Et faut-il ajouter encore à ce désolant tableau la confusion que les francophones s'entêtent avec rage à installer entre le futur simple et le conditionnel présent, – confusion qui s'étend aujourd'hui à toutes les marques des temps du discours (ainsi, pour des événements qui appartiennent tout entiers au passé, on entend : « Il a été pris en charge par les équipes médicales, et ils vont rapidement le remettre sur pied » [on note du reste que la forme « aller + infinitif » tend de plus en plus à remplacer le présent historique dans les travaux des jeunes universitaires et à créer un temps nouveau, une sorte de passé postérieur, équivalent symétrique du futur antérieur ; il est vrai qu'on gagne à cette simplification de ne plus avoir à conjuguer que le verbe « aller »]) ?

Le répertoire de ces barbarismes et solécismes, dont l'accumulation – on serait tenté d'écrire : l'avalanche – forme le quotidien de la langue française et qui révèlent notre inventivité sans bornes pour écorcher notre langue et infliger des démentis au bon usage, ou à l'usage tout court, pourrait facilement être prolongé et encore considérablement « enrichi ». Le relevé est loin d'être clos ; il s'avère au contraire interminable ; voudrait-on le poursuivre encore, on rencontrerait, peut-être, l'infini. Que reste-t-il, dans ce charabia, de la langue qu'au-delà des frontières de la francophonie, on apprend à aimer et à admirer, la langue de la Ville-Lumière, la langue de Voltaire et de Rousseau ?

Le massacre, hélas, ne s'arrête pas aux impropriétés qui viennent d'être évoquées. Les Français se vantent souvent de parler une des langues les plus subtiles que l'on connaisse dans le monde, notamment pour les moyens, foisonnants et précis, qu'elle met au service de l'expression des connexions logiques, comme l'antériorité, la postériorité, la simultanéité, la condition ou l'hypothèse, le but, la conséquence, la cause, la concession, l'opposition, l'alternative, etc. Au XVIII^e siècle, devant l'Académie de Berlin, Antoine de Rivarol faisait l'éloge du français en décrivant celui-ci comme la langue par excellence de la clarté et de la rigueur. Voilà deux compliments que méritent moins que jamais les discours que l'on entend, au XXI^e siècle, à Paris et dans l'Europe francophone. Le locuteur français ne paraît plus guère disposé à faire l'effort d'utiliser le matériel, effectivement varié et nuancé, que la langue a mis à sa disposition pour faire apparaître les liens logiques qui unissent les propositions qu'il énonce. Pour premier indice de ce phénomène, on mentionnera l'affection violente que manifestent les francophones pour le terme « après », qui est sorti de son jardin, s'est multiplié et s'est répandu par nuées dans les discours, comme les sauterelles d'Égypte. En principe utilisé pour suggérer un rapport de postériorité, *après* remplace aujourd'hui *mais, par contre, toutefois, d'un autre côté* ou *ceci dit* (« On n'a pas bien joué ; après, on avait des joueurs importants blessés »). Le sens de cet « *après* » nouveau régime est de toute façon peu

clair et laissé à l'appréciation de celui qui écoute, ou qui lit. L'emploi d'*après* signale, au fond, qu'il revient à l'interlocuteur ou au lecteur de chercher lui-même la connexion logique entre les deux propositions que le mot relie : « je dis ceci ; après je dis cela ; et trouve toi-même – si du moins ça t'intéresse – le lien logique, lien que je suis, pour mon compte, trop paresseux pour chercher à exprimer ». On note également, toujours en ce qui concerne les usages actuels d'*après*, que celui-ci possède une variante « chic », élyséenne (mais tout aussi malencontreuse) : c'est le *en même temps*, qu'on peut substituer à *après* dans pratiquement tous les contextes où ce dernier terme apparaît. On observe enfin que *maintenant* s'est trouvé également contaminé et connaît à son tour une mutation sémantique analogue (*maintenant* est devenu *après*, ou *en même temps*, c'est-à-dire qu'il équivaut à son tour à *en revanche* ou à *ceci dit*). De la sorte, dans le français moderne, et de façon assez cocasse, *après* et *maintenant* sont utilisés dans les mêmes contextes : les marqueurs du futur et du présent se rejoignent ainsi pour faire entrer la langue de Molière dans une espèce d'éternel présent.

Et après *après*, on entend – comme les grenouilles de la Bible venant après les sauterelles – le peu élégant coassement de *derrière*. Le phénomène est connu en histoire et en politique, mais apparaît aussi dans les langues post-syntaxiques et en dérélition, comme le français : quand un dictateur envoie ses troupes hors des frontières nationales pour s'emparer de pays voisins, il fragilise sa position, intra-muros, où il se trouve exposé à la menace d'un renversement. C'est ce qui s'est passé avec *après*, qui – à force d'aller planter son drapeau dans des environnements où il n'avait rien à faire – s'est trouvé concurrencé sur son propre terrain, en l'occurrence pour exprimer « ensuite ». Et qui est l'auteur de ce putsch ? *Derrière*, précisément. Mais, à l'instar de celui qu'il venait de renverser, *derrière* ne s'est pas contenté de signifier simplement « ensuite » et a cherché immédiatement à accroître son empire, en allant tailler des croupières à *après* jusque sur les terres que ce dernier mot croyait avoir annexées, – et ce d'autant plus facilement que *derrière* ne flatte pas moins la paresse des locuteurs modernes, lorsqu'il s'agit d'exprimer les connexions logiques : *derrière* peut ainsi se targuer, aujourd'hui, de signifier à la fois « en amont » et « en aval », « avant » et « ensuite », ou d'introduire indifféremment la cause et la conséquence (ou l'effet), que le locuteur ne se donne plus la peine de distinguer. Rivarol en aurait mangé son chapeau.

Dans le paysage dévasté du français contemporain, où ne poussent plus que des arbres rabougris, *après*, *maintenant*, *en même temps* et *derrière* doivent partager leur domination avec un autre chef factieux, aux exactions tout aussi ravageuses, le navrant *du coup*. *Du coup* est une espèce de « faux » connecteur logique ; il figure bien ce qu'on pourrait décrire comme un eczéma linguistique : ça démange, on se gratte, mais en pure

perte, puisque le prurit est probablement d'origine psychosomatique. *Du coup* fait croire qu'il existe un lien « cause-conséquence » (du type « alors », ou « donc ») entre deux propositions, alors que le lien entre celles-ci est simplement chronologique : « du coup, je lui dis ; du coup, il me répond ; du coup je dis ; etc. » Marchant sur les plates-bandes de *puis* ou d'*ensuite*, *du coup* donne l'illusion que le locuteur est sensible à des liens logiques auxquels personne n'avait pensé avant lui. D'où son succès, sans doute.

Les francophones ne se privent pas non plus de nuire à la précision de leur langue en s'emparant de formules anglo-saxonnes, qui ne font qu'accroître la confusion des discours français où on les introduit maladroitement. On assimilerait volontiers ces anglicismes dévastateurs aux ulcères, qui constituaient une autre des plaies d'Égypte. Les rapports logiques sont également mis à mal par ce fléau. Arrêtons-nous un instant sur *en lien avec*, issu de « in connection with », que les mots français traduisent à peu près. *En lien avec* est une formule à laquelle recourt le locuteur francophone quand celui-ci renonce justement à indiquer quelle est précisément la nature du lien qui devrait être évoqué : « l'annulation des festivités du 14 juillet est en lien avec les émeutes ». On peut prédire que cette formule aura un bel avenir, puisqu'elle est à présent employée absolument, en fin de phrase – à l'instar du lamentable *mais pas que* –, et envoyée, en compagnie de ce dernier, dériver comme un iceberg sur l'océan des discours.

Très proche d'*en lien avec* apparaît un autre ulcère particulièrement virulent – qui aurait été capable, à l'époque biblique, de tuer à lui seul jusqu'au dernier tous les Égyptiens –, en l'occurrence *en termes de*, dont se sont entichés les locuteurs francophones, en raison de sa proximité avec l'anglais « in terms of ». En principe, de ce côté-ci de la Manche et de l'Atlantique, *en termes de* devrait être suivi de la mention d'un mot renvoyant à un lexique (« en termes de poésie », « en termes de sociologie »...). Mais le propre d'une épidémie linguistique est justement d'ignorer tout « principe ». *En termes de*, comme la créature que créa en son temps Frankenstein, est devenu aujourd'hui un monstre incontrôlable, toujours assoiffé de nouveaux ravages. Et à l'instar d'*en lien avec*, *en termes de* a du mal à dissimuler son caractère incongru et artificieux : l'on ne sait si les deux substantifs qui se trouvent au centre de ces formules doivent s'écrire au singulier ou au pluriel. Il m'est arrivé un jour de demander à une étudiante si le travail qu'elle allait remettre correspondrait bien aux normes attendues ; je me souviens de m'être entendu répondre : « Moi, je ne raisonne pas en termes de nombre de pages ! », – façon de faire savoir que cette jeune personne « résonnait » comme un tonneau vide. Comment expliquer à un non-francophone le sens et la pertinence des *en termes de*, suivis de n'importe quoi, qui inondent aujourd'hui le discours médiatique, et dont on ne sait s'il faut les traduire par « au point de vue de », « en matière de » ou « pour » (« en termes de plat, ce restaurant ne propose rien de

végétarien » ; « en termes de droits d’auteur, il ne reçoit plus grand-chose » ? On voit ici encore, dans ses œuvres, la même paresse qui conduit le locuteur à sortir de la grammaire et à utiliser une expression aberrante et sans signification arrêtée, qu’il laisse à l’auditeur ou au lecteur le soin de décoder.

Dans ce petit catalogue des plaies d’Égypte, il manque encore la peste. Son bacille est une autre vedette du mal-parler, le mot *genre* (et sa variante *en mode*), dont les locuteurs francophones contemporains ont fait un calque du terme anglais « like » et qu’ils jettent un peu partout dans leurs énoncés. Avec l’intention plus ou moins avouée de tuer définitivement la syntaxe ? On pourrait le penser. *Genre* a commencé par signifier « comme » et à jouer un rôle d’adverbe, devant un substantif, puis il s’est mis à représenter une sorte d’interjection et enfin on le voit se substituer à « comme si » et introduire des propositions (tout en restant lui-même, rappelons-le, un substantif) : « Je suis resté au lit, genre je ne voulais pas qu’on me voie. » À l’instar du « like » anglais, aux utilisations tout aussi calamiteuses et qui suscitent d’ailleurs, outre-Manche, des contre-feux acharnés sur le thème *Stop saying like*, on emploie *genre*, à nouveau, pour suggérer qu’on n’est pas précis et qu’on n’entend pas se fatiguer à l’être (« un examen genre difficile »). On plaint celui ou celle qui aura à expliquer les phrases où l’on voit aujourd’hui trôner *genre* à un étranger qui a appris le français dans les ouvrages « classiques ». Et on se demande aussi quel est le mot qui va à présent – selon le principe du jeu de chaises musicales que nous avons évoqué – remplacer *genre* dans sa signification initiale. Sur ce dernier point, les paris sont ouverts.

En lien avec, en termes de et genre nous amènent à évoquer les prépositions, qui sont, sans surprise, contaminées elles aussi par ces virus linguistiques où se délitent le sens et la fonction des mots. Rien d’étonnant à ce constat, puisque les prépositions servent également à indiquer les connexions logiques. À nouveau, la paresse des locuteurs francophones a déterminé des mutations importantes, et jusqu’à l’apparition d’une sorte de gigantesque polype, en l’occurrence une méga-préposition, ou une hyper-préposition, *sur*, qui semblait être destinée à remplacer toutes les autres, dans tous les emplois possibles, – à charge bien sûr, pour l’interlocuteur de deviner lui-même ce qui se passe dans l’esprit de celui qui parle. Après le désormais inévitable « j’habite sur Paris », et tandis qu’on dépense « sur » au lieu de dépenser « pour », qu’on « avertit sur » au lieu d’« avertir de » et qu’on est mécontent « sur » au lieu d’être mécontent « de », l’oreille souffre par surcroît d’entendre : « on est sur du neuf », « on est sur de l’hôtellerie haut de gamme », « Vingegaard a gagné sur le Tour de France » (au lieu de « Vingegaard a gagné le Tour de France ») ou « on est sur une ascension qui a duré trente minutes » (au lieu de « l’ascension a duré trente minutes », ou « c’est une ascension qui a duré trente minutes »), – formules éloquentes puisqu’elles suggèrent

que le règne de *sur* est à ce point absolu qu'on utilise cette préposition même dans les contextes... où aucune préposition n'est nécessaire ! Pareil constat suggère que *sur* est devenu dans la langue ce que sont les frites en cuisine : quelque chose qui va avec tout et convient dans n'importe quel environnement. *Sur* va-t-il éliminer de la conversation le bataillon entier des autres prépositions ? Ce n'est pas certain. *Dans* et *vers* ont montré des dispositions pour contester le règne de *sur* (« on n'est pas sur une posture de refus » / « on n'est pas dans une posture de refus » ; « je vais partir sur les scampis » / « je vais plutôt aller vers le steak au poivre »), – ce qui conduit notamment, aussi aberrant que cela puisse paraître, à amalgamer *dans* et *sur*, dont le moins que l'on puisse écrire est que ces deux mots ont pourtant, à l'origine, des significations bien distinctes (exactement comme *après* et *maintenant*). Mais le plus sérieux concurrent de *sur* paraît être aujourd'hui *autour*. Par la grâce de ce jeu de chaises musicales que nous connaissons bien, on voit *autour* défier *sur*, éparpillé aux quatre vents des discours, sur ses propres terres (c'est-à-dire dans les contextes où l'emploi de *sur* est légitime). Ainsi, dans un département de lettres, on n'entend plus dire : « Je prépare une thèse de doctorat sur Rabelais », mais : « Je prépare une thèse de doctorat autour de Rabelais », ou « Je travaille autour de Rabelais », ou encore « Je travaille autour du littéraire au xvi^e siècle ». Et – à partir de cette équivalence établie entre *autour* et « concernant », ou « à propos de » – une sorte de mauvaise graisse s'est mise à enrober *autour*, sous la forme de significations nouvelles, qui l'amènent à devenir progressivement incompréhensible. Ainsi, que veut dire celui qui parle des « activités créatrices autour de Paris » ? Entend-on les activités créatrices menées à Paris, ou les activités créatrices ayant Paris pour objet ? C'est obscur et indécidable. Et il n'est pas sûr que le locuteur lui-même pourrait trancher. Enfin, comme celui qui est parti à la chasse, *autour* tend à perdre sa place dans les emplois où cette préposition est attendue : l'affligeant « j'ai dépensé genre 500 euros » s'est substitué à « j'ai dépensé autour de 500 euros », et *genre* a ainsi profité de l'humeur baladeuse d'*autour* pour se montrer dans un environnement où l'on n'avait nul besoin de lui.

On voit peut-être, à travers ces remarques, se dessiner le français de demain : des propositions constituées par le verbe « être » et une préposition, – propositions reliées entre elles par un *après* ou un *du coup*. Voici un exemple de conversation qu'on peut déjà entendre dans le périmètre des élégantes terrasses parisiennes : « Je ne kiffe pas ce vin rouge, genre tous les vendangeurs doivent avoir pissé dans la cuve. — Moi, ça va ; après/maintenant/derrière/en même temps/pour le coup [connecteurs logiques interchangeables], je ne suis pas spécialiste autour du/en terme(s) de/dans le/sur le [au choix, à nouveau] vin rouge. »

*

Nous, francophones, excellons donc dans l'« art » pourtant peu enviable d'estropier notre langue et d'en faire un outil de communication tous les jours moins efficace et moins précis. De plus – circonstance aggravante, et particulièrement inquiétante – cette obstination à saccager le français se manifeste surtout chez les locuteurs instruits, voire très instruits, qui se plaisent à montrer combien ils malmènent la langue et qui se trouvent ensuite imités par le reste de la population (selon l'adage bien connu qui veut qu'un poisson pourrit par la tête). Il y a incontestablement en France un snobisme du mal-parler, qui se manifeste de façon privilégiée, d'abord, au sommet de l'État. On a évoqué l'*en même temps* d'Emmanuel Macron. En fait, celui-ci ne fait que mettre ses pas dans ceux de ses deux prédécesseurs immédiats, qui cultivaient déjà l'à-peu-près linguistique. Lors de la disparition de Danielle Mitterrand, en novembre 2011, le communiqué officiel de l'Élysée, où régnait alors Nicolas Sarkozy, tenait en quelques lignes, mais celles-ci ne renfermaient pas moins d'une demi-douzaine de coquilles et de fautes d'orthographe¹. Mais bien plus incorrect encore sur le plan de la langue, et donnant sans doute à lire le français tel qu'il sera parlé et écrit dans la deuxième moitié du xxi^e siècle, se révèle le communiqué de presse de François Hollande de septembre 2015, relatif à une visite à Paris du premier ministre irlandais de l'époque et au drame des réfugiés syriens (les deux questions se trouvent curieusement mêlées dans le communiqué). Dans *Le Figaro* (journal qui, soit dit en passant, apporte lui aussi une contribution non négligeable au misérabilisme linguistique actuel) du 4 septembre 2015, l'article de Christian Combaz, « Communiqué truffé de fautes : sait-on parler français à l'Élysée ? », relevait les innombrables coquilles qui déparaient ce texte et surtout la ribambelle de formules presque inintelligibles qui y figuraient : « [...], j'ai reçu [...] le Premier Ministre d'Irlande [...], avec lequel j'ai noué des relations d'amitié, avec des participations au Conseil européen qui nous ont rapproché sur les grandes questions » / « [la question des réfugiés], [c]'est une tragédie, mais c'est aussi une interpellation à l'égard de la conscience européenne » / « Ce drame, c'est aussi celui qui peut se produire, encore au moment où je parle, où des familles cherchent à traverser » / « une politique d'immigration et d'accueil qui soit digne de ce que nous représentons lorsqu'il s'agit de personnes qui n'ont pas vocation à venir ici » / « Je ne voudrais pas que l'on en reste simplement au registre de l'émotion que nous avons d'un enfant de trois ans, son frère à peine plus âgé et puis d'autres familles, celles que nous ne voyons pas » / « Il est donc tout à fait nécessaire d'avoir un mécanisme qui puisse prendre la

¹ Voir l'article d'Éric Mettout, « L'Homage truffé de fautes de l'Élysée à Danielle Mitterrand », *L'Express*, 22 novembre 2011.

situation de chaque pays européen et de voir ce qu'il est possible de réserver comme accueil dans ce pays-là, en fonction de ces caractéristiques» / « nous avons la responsabilité de régler la question syrienne, et je peux le dire d'autant plus facilement que la France a toujours été à l'initiative ».

Cette propension à parler un français approximatif, montrée par beaucoup de locuteurs qu'on peut croire cultivés et instruits, n'est pas nouvelle. Certes, le phénomène n'a jamais connu l'ampleur que nous lui connaissons actuellement, mais il avait déjà été relevé au XIX^e siècle par Baudelaire, qui s'est exprimé en ces termes, dans une lettre au notaire Narcisse Ancelle : « Et vous avez été assez ENFANT pour oublier que la France a HORREUR de la poésie, de la vraie poésie ; [...] ; que quiconque s'applique à mettre l'orthographe passe pour un homme sans cœur [...] ; [...] »². » Le constat de Baudelaire vaut toujours : le mal-parler et le mal-écrire font office d'attestation de supériorité morale. Le français, avec son immense corpus de règles, passe dans l'inconscient collectif pour être à la fois le reflet, la métaphore et l'organe d'un pouvoir autoritaire, qui ignore les aspirations démocratiques de la population. Faire l'effort de parler et d'écrire correctement pareille langue de colonisateur et d'opresseur suggère symboliquement, chez le locuteur, que celui-ci revendique son appartenance au camp des gouvernants et assume les exactions et les turpitudes dont le pouvoir royal, puis républicain, s'est rendu coupable en France et dans le monde. Quand on « met l'orthographe », dit Baudelaire, on passe pour « un homme sans cœur », c'est-à-dire (pour traduire cette formule en usant de mots contemporains) un affreux jojo de droite, anti-progressiste. De façon très significative, on a vu, dans les dernières décennies, le mouvement féministe réserver ses flèches à la langue, qu'il semblait nécessaire aux militantes de « déconstruire », en clair de malmener, pour y supprimer toutes les marques symboliques du pouvoir patriarcal. La démarche est analogue sur le plan politique. Mal parler et estropier le français, c'est montrer qu'on s'est affranchi de toute oppression et qu'on tourne le dos au modèle autoritaire, où cette langue était non seulement l'outil de communication des oppresseurs, mais aussi la représentation symbolique de la tyrannie ; c'est attester, comme l'a vu Baudelaire, qu'on n'est pas « un homme sans cœur ». Il n'est donc pas étonnant de noter qu'en France, plus les militants et responsables politiques se situent à gauche de l'échiquier parlementaire, plus ils réservent un accueil favorable, dans leurs propos, aux incorrections et impropriétés linguistiques qui courent les rues et les discours. Truffer son propre discours de ces impropriétés et incorrections vaut passeport de progressisme, de gauchisme et de marxisme de salon. La palme de la supériorité morale, ou du progressisme, revient

² Lettre du 18 février 1866 (Ch. Baudelaire, *Correspondance*, éd. Cl. Pichois et J. Ziegler, Paris, Gallimard / « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1973, p. 610). C'est Baudelaire qui souligne.

donc à celle ou à celui qui, à la télévision par exemple, s'exprimera dans le français le plus dévasté. Actuellement, seul parmi ses coreligionnaires, Jean-Luc Mélenchon parle un français clair, précis et soigné, et ne donne aucun gage au culte du mal-parler. Mais ne fournit-il pas de la sorte, et malgré lui, l'indice qu'il n'est pas vraiment un révolutionnaire, ni même un homme de gauche ? Ainsi, une fois élu à l'Élysée, en 2012, François Hollande – à l'évidence soucieux de ne pas apparaître comme un « homme sans cœur » – ne « mettait pas l'orthographe », selon la formule de Baudelaire, et avait l'habileté, si l'on ose dire, de faire rédiger ses communiqués officiels dans un français rempli d'incorrections (nous venons d'en voir un exemple). Les partisans de Mélenchon pourraient bien tirer les conséquences du « bien-parler » de leur vieux chef, en contraignant un jour ou l'autre celui-ci, trahi par son langage « contre-révolutionnaire », à quitter l'arène politique.

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Michel Brix, *Misérabilisme linguistique et usages politiques du mal-parler* [en ligne], Impromptu #44 (15 décembre 2023), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023.

Disponible sur : <www.arlfb.be>